

il permet de recevoir les commandes de la meilleure classe de clients, hommes de profession, commerçants, etc., qui ont le téléphone à leur bureau ou à leur résidence.

Mais aussi il donne lieu à des abus dont le marchand souffre sans oser se plaindre, au moins ouvertement. Combien de fois l'épicier, par exemple, ne reçoit-il pas des messages du genre de celui-ci : — "Veuillez donc envoyer quelqu'un chez moi, dire à ma femme que je ne viendrai pas dîner." Le confrère rapporte à ce propos le cas suivant : "J'étais à servir un client, dit un épicier, lorsque... drinn... drinn... drinn... voilà le téléphone qui sonne. Hallo! Hallo! Est-ce vous M. D.? — Oui, c'est moi. — Voulez-vous envoyer votre garçon dire à ma femme qu'elle vienne me rencontrer au coin des rues King et Yonge, à trois heures cet après-midi? — Très-bien. — N'oubliez pas, n'est-ce pas? car si vous l'oubliez, cela me mettrait dans un grand embarras. — Très-bien, monsieur, je n'oublierai pas. — Et je fermai la connection. Cet individu ne dépense pas vingt piastres par année chez moi, et sa femme demeure à un demi-mille de mon magasin. J'étais obligé d'y envoyer mon garçon exprès et, sans compter l'ennui de faire attendre mon client; il y avait sur le plancher du magasin deux ou trois voyages d'épicerie à livrer. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, j'envoyai mon garçon et je revins à mon client qui, s'étant impatienté, ne m'a pas acheté, j'en suis persuadé, la moitié des marchandises dont il avait besoin.

Le garçon revint au bout de quelque temps, et me dit que la dame était sortie. Quelques minutes plus tard, la sonnette du téléphone retentit de nouveau, juste comme j'étais à faire l'addition d'un client. Le bruit m'ayant distrait, j'essayai de recommencer, mais l'enragée sonnette continua son bruit et je dus abandonner mon addition pour y répondre. J'étais d'une humeur massacrante et je criai : — Qu'est-ce que vous voulez? — Est-ce M. D.? — Oui, c'est moi; qu'est-ce qu'il y a? — Je vous ai demandé tout à l'heure d'envoyer quelqu'un faire une commission à ma femme; l'avez-vous fait? — Oui. — Qu'est-ce qu'elle a dit? — Elle n'a rien dit. — Eh? Comment cela se fait-il? — Elle était sortie. — Ne vous ai-je pas dit, si elle était sortie, d'envoyer votre garçon chez Mme Thompson? (Mme Thompson demeure deux blocs plus loin). — Non, vous ne m'avez pas parlé de ça. — Si, je vous l'ai dit; je me rappelle parfaitement vous avoir dit : Si elle n'est pas là, envoyez chez Mme Thompson. — Si vous l'avez dit, je n'en ai rien entendu. — Je l'ai dit; voulez-vous l'envoyer aussitôt que possible? — C'est bien. — Bien, n'y manquez pas!

"Vous vous imaginez l'humeur où j'étais. J'envoyai mon garçon parce que je l'avais promis. Comme il venait de sortir et que j'avais commencé à servir une cliente, une jeune fille entre et vient se placer juste devant ma cliente en me disant : "Voudriez-vous téléphoner

chez Eaton, leur demander pourquoi ils n'ont pas envoyé le chapeau de Mlle Bell et quand ils vont l'envoyer? — Quel est le numéro? — Je ne le sais pas. — De sorte qu'il me fallut perdre deux ou trois minutes à chercher le numéro. Ayant réussi au bout de quelque temps à trouver le gérant du département que cela concernait, je lui fis la commission et il me répondit qu'il allait s'informer. Au bout de cinq minutes il revint en me disant qu'on ne l'avait pas envoyé la veille parce qu'il pleuvait et qu'on avait peur de le gêner. Je transmis la réponse à la jeune fille qui me dit : — Voudriez-vous, si vous plaît, demander quand ils l'enverront." Ce fut fait et elle partit satisfaite; mais pendant tout ce temps une cliente attendait et un autre client qui était entré, devant prendre le train, ne pouvait pas attendre, et s'en alla sans pouvoir être servi.

"Le garçon revint, sur ces entrefaites, et me dit que la dame en question n'était pas chez madame Thompson. De sorte qu'on ne put lui faire la commission!"

Et l'épicier rapporte trois ou quatre aventures du même genre se suivant l'une après l'autre, qui lui enlèvent la meilleure partie de sa journée.

Dans un numéro subséquent, un autre collaborateur du *Grocer* donne le moyen assez ingénieux qui suit de tirer parti de cette nuisance.

"Lorsque M. A... dit-il, vous a donné la commission pour sa femme, avant de lui laisser quitter le téléphone, vous lui dites : — "A propos, M. A..., pendant que vous êtes au téléphone, je voudrais vous dire que je viens de recevoir des thés du Japon de la nouvelle récolte; ils sont splendides. Votre femme, la dernière fois qu'elle est venue, se plaignait de l'autre thé que j'avais; je vais profiter de l'occasion pour lui envoyer une livre du nouveau, n'est-ce pas? Merci. Elle m'a dit aussi que le dernier beurre qu'elle a acheté n'était pas bien bon. J'ai eu bien de la misère à m'en procurer, mais j'ai un beurre de crèmerie de choix qu'elle trouvera parfait. Je vais lui en envoyer deux livres. Vous lui direz que je lui en garderai encore. Oh! vous m'avez demandé des œufs frais pour faire cuire à la coque; je viens d'en recevoir d'un cultivateur à qui on peut se fier. Est-ce trois ou six douzaines qu'il vous en faut? Pendant que j'y suis, vous m'avez dit de ne pas me gêner, n'est-ce pas, quand j'aurais besoin d'argent? Eh bien, si vous pouviez m'envoyer un chèque aujourd'hui, ça me rendrait bien service, j'ai de grosses échéances cette semaine. Vous m'excuserez, n'est-ce pas? Je sais que ça ne vous froissera pas que je vous le demande. Je vais envoyer mon garçon de suite avec votre commission. Y a-t-il autre chose pour votre service? Non? Merci. Il fait bien chaud, n'est-ce pas? Bonjour!"

Après cette conversation, M. A... réfléchira que vous avez le téléphone pour vos affaires et que, s'il ne veut pas se servir de ce moyen de communication pour donner une commande, il ne serait pas délicat

de s'en servir pour ses propres affaires.

Actualités.

Les Chinois commencent à manifester les cotonnades pour leur propre usage; la première filature a été établie à Wu-Chang, sur le Fleuve Jaune. On a beaucoup de peine à apprendre le tissage aux Chinois.

Le phare le plus puissant du monde est celui du Cap de la Heve, auprès du Havre, qui marque l'entrée nord de l'embouchure de la Seine. Sa puissance d'éclairage est de 23,000,000 de bougies: on en voit la lumière, par un temps clair, de 230 kilomètres (143 milles); par un temps ordinaire, de 94 kilomètres (58 milles), et de 37 kilomètres (21 milles) en temps de brouillard.

Une ligne de navigation directe entre la France et le Canada va être inaugurée cet automne; M. Auguste Girard, vice-consul de France, a été nommé par la compagnie française son représentant à Montréal. Le vapeur "Scots Greys," dont certains confrères parlent comme étant le premier navire de la nouvelle ligne, ne fait pas partie de la flotte de la compagnie; il a été affrété par un particulier du Havre et chargé ici par MM. Girard et Maze pour leur compte particulier. Ce chargement consiste en 25,029 minots de blé, 750 tonnes de foin, 70 pièces bois, et 2 caisses voitures.

UNE RENCONTRE.

ROMAN DE DEUX TOURISTES SUR LE SAINT LAURENT ET LE SAGUENAY.

Tous ceux qui connaissent quelque peu la littérature américaine savent que M. D. Howells, le célèbre écrivain, a choisi la province de Québec comme théâtre d'un de ses plus jolis ouvrages. L'intrigue de *A Chance of acquaintance* se déroule entièrement sur le Saint-Laurent, le Saguenay, à Québec et les alentours.

Cela a permis à l'auteur de faire de cette partie du pays, des mœurs de ses habitants, de ses souvenirs historiques une description magistrale où abondent, les traits originaux, les remarques piquantes, et une critique spirituelle.

Le vieux Québec, le Québec historique, surtout n'a jamais été mis sous les yeux du lecteur d'une manière aussi saisissante et aussi attrayante.

Il est naturel qu'un ouvrage de cette valeur et d'un si grand attrait pour les Canadiens-Français ait tenté la plume d'un des nôtres.

M. Louis Fréchette, le plus fécond et le plus brillant de nos écrivains a voulu donner la version française de *A chance of acquaintance*, et c'est cette version que la *Bibliothèque Française* offre à ses lecteurs sous le titre de "Une rencontre".

Grâce à la magie du style, à la richesse des expressions, à la connaissance approfondie du sujet, la traduction de notre poète lauréat ne le cède en rien à l'original.

Ce volume est en vente dans les dépôts de journaux et chez les libraires. On

peut aussi se le procurer en envoyant 15 cts en timbres poste aux éditeurs, No 25 rue Saint-Gabriel, Montréal.

LA TRANSFORMATION DE LA MARINE A VAPEUR ET LES GRANDS TRANS-ATLANTIQUES.

(De l'Economiste Français)

Les agents et les moyens de transport ont une importance considérable au point de vue économique: ce sont eux qui permettent la répartition des richesses, les échanges, en un mot, tous les bienfaits du commerce. Le développement des nations s'opère en raison même des facilités qu'offrent ces instruments de transport, c'est-à-dire de leur multiplicité et de la rapidité des communications qu'ils établissent. Aussi bien n'avons-nous pas besoin d'insister sur une vérité si clairement établie.

Si le XIXe siècle a vu se produire un tel essor du commerce et de l'industrie, c'est que précisément une résolution s'est faite dans les transports, grâce à l'emploi de la vapeur. Les voies de fer ont remplacé les antiques routes de terre, et, au lieu de charrois pénibles et lents, pendant lesquels les marchandises transportées avaient le temps de subir de sérieuses avaries, on a pu voir les produits d'une extrémité de l'Europe arriver facilement, sûrement et relativement avec peu de frais, à l'autre extrémité du continent européen. Mais il fallait bien trouver le moyen de prolonger à travers les océans ces lignes ferrées, où la vapeur faisait merveille. Il y avait bien la marine à voiles; mais ce n'était qu'un agent de transport très insuffisant. Depuis des siècles, c'est constant, elle était demeurée sans faire des progrès appréciables; le seul qui s'était réellement produit c'était la meilleure utilisation des courants marins, que l'on commençait à étudier scientifiquement et dont l'utilisation pouvait sensiblement accroître la vitesse de marche de voiliers. Et encore les courants ne sont-ils vraiment connus que depuis les recherches toutes modernes de Maury et d'autres. Mais la vapeur, sur mer comme sur terre, est venue heureusement modifier tout cela; elle a d'abord joué timidement un rôle assez secondaire, mais peu à peu l'importance en a augmenté de plus en plus et aujourd'hui, l'on est arrivé à posséder de vrais prolongements des voies de fer traversant les océans, mais au prix d'efforts considérables, grâce aux recherches des ingénieurs, des constructeurs de navires, qui sont parvenus à créer un matériel de transport véritablement admirable. Nous voudrions montrer justement la somme des efforts accomplis et les résultats obtenus.

Dès le commencement de ce siècle, on avait senti le besoin de lignes régulières de navigation, de lignes de paquebot mettant en relation les différentes parties du monde, et l'on avait eu recours aux navires à voiles, faute de mieux: les paquebots sont nés, comme on l'a dit, de l'accroissement des relations commerciales, et, à leur tour, ils ont